

# Croiser les mémoires ?

**L**es mémoires ont-elles la faculté de s'écouter, de s'entendre, de s'ajouter, voire de se fondre ? Et quand bien même y parviendraient-elles, mériteraient-elles encore de s'appeler «mémoires» ? C'est toujours par une demande de réparation qu'une mémoire est activée. Or, dès que cette demande obtient satisfaction et qu'un processus de cicatrisation peut commencer, la mémoire qui l'exprime perd sa raison d'être. Elle devient alors accessible au «croisement» mais, commençant à basculer dans l'histoire, elle n'est déjà plus tout à fait mémoire. C'est alors que l'expression «mémoires croisées» révèle, outre son improbabilité, la volonté de ses auteurs d'apaiser les conflits, de libérer les esprits, de réunir les conditions de l'ouverture, du partage et de la reconnaissance pleine et entière des crimes, des injustices, des humiliations, des souffrances et des différences.

C'est bien en effet au nom d'une identité mutilée, en quête de reconnaissance et d'avenir, qu'une mémoire, le plus souvent, s'exprime et se définit. Quand des Français d'origine arménienne luttent, des décennies durant, pour la reconnaissance du génocide de 1915, c'est bien pour aborder, dans la légitimation de leur propre histoire et le deuil jusqu'alors infaisable de plus d'un million des leurs, une phase nouvelle de leur avenir. A la reconnaissance des historiens vient de s'ajouter celle a priori plus considérable de l'Etat français. Bien que l'acceptation de la Turquie risque encore de se faire attendre, peu à peu les conditions de l'apaisement se rapprochent.

Quand les rescapés de la déportation, irrémédiablement marqués par l'abomination de la répression nazie, clament « *Plus jamais ça !* », c'est aussi pour garantir un avenir meilleur. Même si beaucoup de ces déportés se sont rendus compte, non sans désarroi, que des camps de concentration n'avaient jamais cessé de réapparaître en maints endroits de la planète, leur exigence d'explication et de transmission ne faiblit pas. Ils ont même su obtenir de leurs descendants autant que de leurs associations ou, comme en Isère, du musée, des relais qui leur survivront.

Quand, pour prendre un exemple d'une toute autre nature, des manifestants surgissent le 18 novembre 1999 au Musée Dauphinois pour interrompre par la force la conférence de l'historien Mohamed Harbi aux cris de «FLN assassins» et «immigration invasion», c'est bien au nom d'une mémoire et d'un projet précis qu'ils procèdent : une mémoire qui n'a pu admettre que les membres du FLN luttèrent avec légitimité pour la décolonisation et l'indépendance de leur pays, et un projet raciste et xénophobe fondamentalement opposé aux valeurs de notre démocratie. Nourrie par la nostalgie d'une «Algérie française», cette mémoire-là en a croisé une autre, celle des plus intransigeants et peut-être aussi des plus blessés des Harkis. Les périodes d'après-guerre où rien ne presse plus que de recommencer à vivre et prospérer sont régulièrement des temps d'amnésie. L'expérience montre que des mémoires alors «empêchées» ressurgiront tôt ou tard et parfois très violemment si, faute d'avoir été entendues, des mouvements extrémistes les instrumentent à leur profit. Celle des Harkis, mais aussi des rapatriés, des militaires et de tous ceux qui se virent mêlés à cette «guerre sans nom» sont toujours en attente de reconnaissance.

Aussi dissemblables qu'ils puissent paraître, ces exemples participent pourtant du même processus. De plus, ils ont en commun de s'être exprimés dans le cadre du musée. Et pourquoi au musée ? Probablement parce qu'il est déjà le lieu de conservation des mémoires ensevelies, de celles qui ne sont plus activées que pour permettre à chacun de trouver sa place, dans son temps et son espace, par rapport à ceux qui l'ont précédé. A ce titre, et parce qu'il est perçu comme sauvant définitivement de l'oubli des connaissances qui sans lui y seraient tombées, le musée est un lieu très convoité par les mémoires en quête de légitimité. Or, pourquoi ne leur ouvrirait-il pas ses portes, pour peu que ces mémoires soient justes, que leur expression résiste à l'expertise scientifique et qu'elles n'entrent pas en contradiction avec les valeurs fondatrices de la société ? On sait en effet que c'est parce qu'elles ont l'avenir en ligne de mire que les mémoires offrent des versions lacunaires, sélectives et souvent déformées de l'histoire. Instruits de ces fonctionnements mais jamais vraiment à l'abri des risques, c'est ce que nous tentons à Grenoble, au Musée Dauphinois comme au Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère, grâce au partenariat des associations les plus concernées. Aux mémoires qui sont tout à tour exposées dans ces musées, se croisent celles des visiteurs : des messages passent, des réactions se manifestent, des acquis se capitalisent. Contribueraient-ils aussi à l'écriture de l'histoire et, insensiblement, à l'oubli sans lequel nos sociétés ne sauraient avancer ?

**Jean-Claude DUCLOS**

Conservateur au Musée Dauphinois, Grenoble